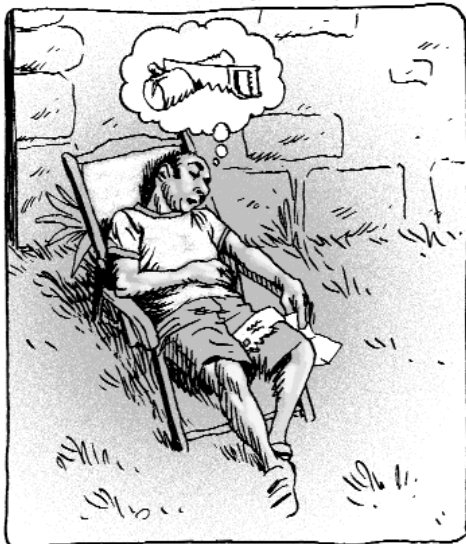
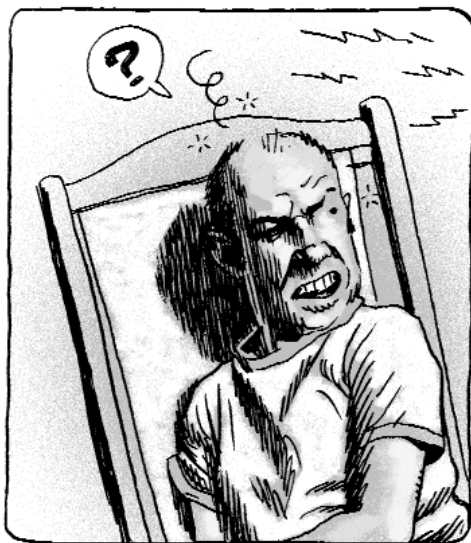
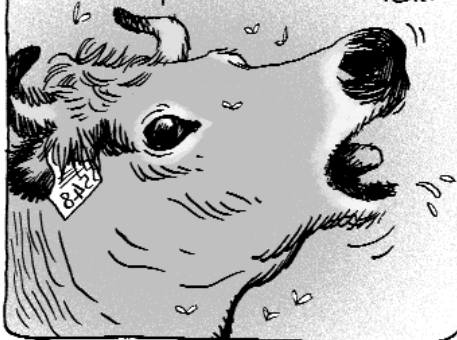


Je suis à Vientiane au Laos depuis deux semaines. Une nouvelle fois invité par le centre de Langue Française (c'est en fait un centre culturel Français mais qui ne peut porter ce nom pour des raisons politiques), je travaille cette fois avec mon vieux copain Troub's, le dessinateur-bourlingueur. On est tous les deux accueillis en résidence d'artiste pour réaliser ensemble un livre accompagné d'un CD.



On passe nos journées à se balader dans la ville. On rencontre aussi plein de gens qui nous parlent de cette curieuse capitale. Troub's réalise des croquis, moi j'enregistre et je tiens un journal écrit de notre voyage. J'étais un peu mal à l'aise au début du séjour, ne sachant pas trop me positionner par rapport à Troub's qui a plutôt l'habitude de travailler seul ...

Puis petit à petit, au fil des discussions, l'écriture est devenue naturelle et indispensable et a trouvé sa place dans le travail.



De plus, Troub's ne travaille que d'après nature et sans crayonné, ce qui prend beaucoup de temps pour chaque dessin et qui me laisse largement le temps pour enregistrer, prendre des notes et même faire quelques photos.

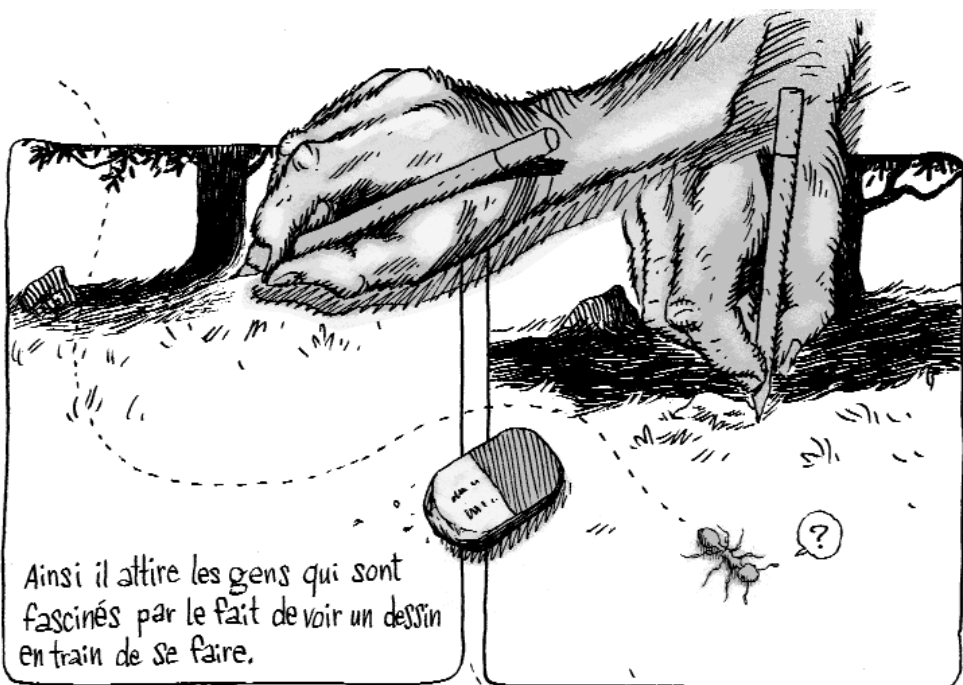




Je me rends compte qu'il est difficile pour moi de commencer une collaboration avec un nouveau dessinateur, d'autant plus quand il s'agit, comme ici, d'un auteur confirmé. J'ai une grande sensation de gêne quand il s'agit de montrer mes textes. D'ailleurs, je ne fais lire mon journal à personne, même pas à Troub's.

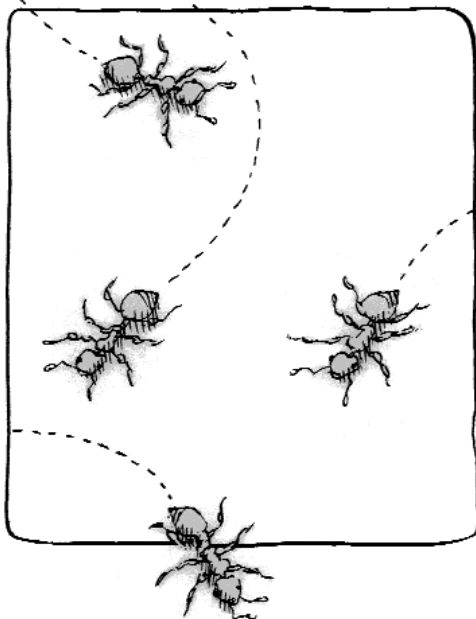
Il ne contient pourtant rien d'intime et ne fait que retracer, avec quelques réflexions personnelles, ce que nous vivons au jour le jour. Nous discutons beaucoup du travail en cours et de la manière de le mettre en forme plus tard, mais le matériau commun reste le dessin. Il faut dire aussi qu'à l'instant où il dessine, Troub's est visible de tous.



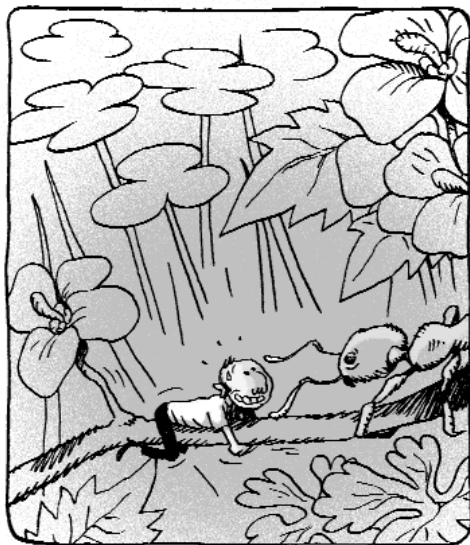


Ainsi il attire les gens qui sont fascinés par le fait de voir un dessin en train de se faire.

De plus, le dessin est universel, il n'a pas besoin de traduction, alors que le texte, lui, est battu, surtout dans un pays du sud Est asiatique où on ne comprend absolument rien de ce qui se dit. Quand nous rentrerons, nous déciderons de périodes de travail durant lesquelles nous mettrons en commun nos matériaux respectifs pour réaliser ce livre sur Vientiane.

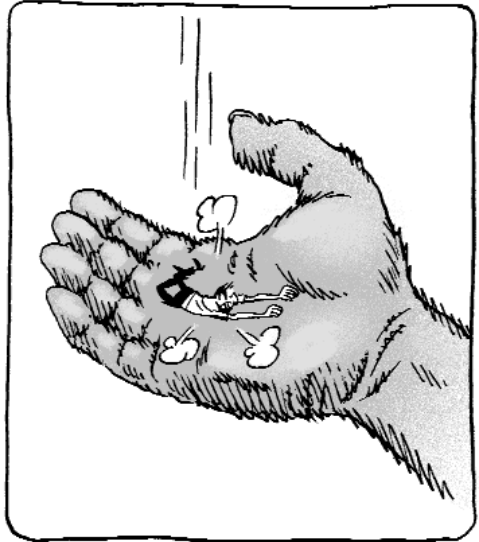


Il est vrai que toi et moi travaillons ensemble depuis tellement de temps qu'il est pour moi perturbant de rentrer dans l'univers d'un autre et de me l'approprier. Avec ton travail, j'ai l'impression d'être dans mes propres dessins, qu'il n'y a plus de difficulté à construire ensemble, que c'est naturel alors que je sais le temps incommensurable qu'il nous faut pour figurer nos B.D.



D'ailleurs, à ce titre, il serait peut-être bien qu'on se revoie bientôt et qu'on repasse quelques jours à finir l'album "Amour, Sexe et Bigorneaux n°2"... Il me semble qu'il reste encore quelques détails qui pourraient encore être triturés dans tous les sens, histoire d'être bien sûrs du coup...

Donc dès que je rentre du Lab,
je t'appelle et on achève ça...
la biz des tropiques à la Saison
des pluies.



PS: j'ai vu ta bd dans le Jade d'avant où tu expliques ta déception de
n'avoir finalement pas l'autorisation des ayants droit d'Italo Calvino
pour adapter en BD "MARCOVALDO". C'est triste, mais au moins ça
nous laissera plus de temps pour avancer sur les projets
en cours. Et j'espère que ta collaboration avec David
Vandermeulen sur l'adaptation de je ne sais plus
quoi de passe bien et que tu te poses en tout cas
moins de question que moi avec l'ami Troubs!

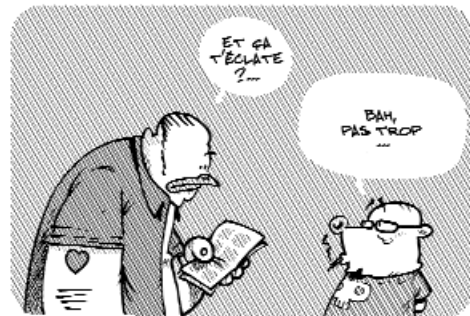


26/09/07

#1 COLLEGUES

Anecdotes, vérités et empathie...

Afin de préserver l'humour et l'intimité des producteurs et de donner quelque chose de franc et très remarquable de notre merveilleux milieu, les rôles seront ici joués par Étienne Simon et Boris Mirvat. Merci de votre attention.



BENGRROF



ENTRETIEN AVEC PIERRE DUBA

Pressé d'en découdre avec son propre univers, Pierre Duba se saisit de la discussion sans détour ni question.

Pierre Duba : Je ne sais pas si je représente l'auteur de bande dessinée dans la mesure où je pense que mon travail artistique - qu'on peut nommer bande dessinée ou autrement - se place à l'endroit où je revendique une notion de responsabilité, de liberté. Donc ne pas ressembler à un tronc commun. La bande dessinée fonctionne beaucoup par familles. Il y a des styles. Moi je revendique et je cherche dans un domaine où justement je considère que le style est une forme d'enfermement. Que le style a surtout à voir avec une dimension économique. Plus le style est affirmé, identifiable, plus c'est une valeur qui peut être commercialisée. Je me place vraiment en porte à faux par rapport à ça, et je revendique le fait de ne pas rentrer là-dedans. Toute notion de style est pour moi quelque chose qui sert une dimension économique et commerciale qui n'a rien à voir avec un travail artistique. Donc je fais de la bande dessinée mais le terme bande dessinée, souvent, ne me concerne pas. Dans le sens où dans mon travail, je revendique quelque chose qui ne puisse pas se transformer en image. Je ne veux pas qu'il y ait une image reconnaissable de ma bande dessinée. Donc je revendique une attitude d'artiste qui se déplace, qui est en mouvement. Ça me place dans un endroit très particulier vis-à-vis de la bande dessinée.

La responsabilité, c'est par rapport à ça ?

La responsabilité, c'est par rapport à ça, oui.

Le fait de se placer d'un point de vue non économique, non réductible à une image ?

C'est ça. La dimension économique, je ne la considère pas comme quelque chose de péjoratif mais la

façon dont elle régit le travail des auteurs, je ne trouve ça pas bien. Cette une pression, une dictature qui influe sur le travail des artistes et en bande dessinée, il manque beaucoup de liberté à cet endroit là. L'édition, par exemple, impose beaucoup une façon de voir. Les petites maisons indépendantes, qui n'ont pas beaucoup de moyens, laissent une certaine liberté mais les auteurs eux-mêmes se cloisonnent, ne profitent pas de cette liberté réelle que les petits éditeurs offrent... Les grandes maisons d'éditions, elles, ont un statut, des moyens qui leur permettent d'imposer une image. Beaucoup de bande dessinées sont des produits avant tout. Je trouve qu'il y a souvent une confusion entre travail artistique et travail journalistique.

C'est-à-dire ?

Par exemple, la forme réelle, la forme du langage plastique et narrative est avant tout didactique. Bon, il y a des choses très bien sous cette forme là, qui fonctionnent vraiment très très bien. Mais peu d'auteurs travaillent la bande dessinée en tant que le langage, langage graphique... langage plastique... C'est-à-dire la plupart de auteurs de bande dessinée utilisent un style, non pas comme un langage à part entière mais comme un système graphique pour raconter une histoire. Et ils n'en sortent pas, c'est un système monolithique mis en place pour permettre de raconter une histoire. Parfois, ça donne des choses qui sont super mais bien souvent ce sont des choses où on reproduit... on reproduit... on reproduit et on plaque une histoire là-dessus, puis on prend un système graphique et puis on fait

une bande dessinée. C'est l'exploitation d'un système en quelque sorte. On voit beaucoup d'auteurs qui arrivent à une maturité graphique puis, une fois qu'ils y sont arrivés, ils ne font que reproduire et

exploiter un système. De là il n'y a plus de risque, de là il n'y a plus d'aventure artistique.

Comment avez vous commencé la bande dessinée ?

J'ai fait les arts décoratifs à Strasbourg et en fin d'étude, j'ai fait un livre, édité chez Futuropolis : *Lucie, je t'aime*. Au début, je n'avais pas vraiment conscience de ce que je voulais dire. Au départ, je voulais être auteur de bande dessinée. En avançant

dans cette expérience, cette expérience, les choses se sont déplacées et je pense que, en ne voulant plus être auteur de bande dessinée j'ai commencé à faire un travail artistique. En me distanciant de cette de cette envie de position sociale, d'attitude sociale.



Pourquoi ce passage de la bande dessinée à autre chose ?

Je ne me retrouvais pas dans le langage de la bande dessinée, avec ses codes habituels. Je me suis rendu compte que ces codes, ceux qu'on connaît habituellement, ne permettent pas d'exprimer ce que j'ai à dire. Ils me sont limitatifs. Bizarrement, je pourrais dire que j'ai l'impression de commencer à travailler à l'endroit où les autres auteurs de bande dessinée s'arrêtent. À partir de ce moment-là. Il y a la construction de l'histoire, et après il faut trouver une forme qui puisse presque remplacer le langage de départ. L'idée comme le propos s'inscrivent complètement dans la forme. Si je pouvais totalement absorber le propos dans la forme, je serais très content.

Que la forme soit langage, au plus haut degré ! Qu'on puisse parler avec ce langage plastique de l'image absolue. Pouvoir exprimer sans expliquer. Entrer dans l'expression absolue le plus possible. Et pas dans l'explication. Voilà. Très difficile. Je me bute à beaucoup de questions et je n'arrive pas ! Vraiment ! Mais je cherche dans ce domaine là.

Parlez moi de votre travail de création.

Je pourrais dire ça comme ça : un travail de création, ça rejoint un petit peu l'interview. Ce ne sont pas les réponses qui sont intéressantes, ce sont les questions. Il me semble qu'une bonne question ne peut amener qu'une autre question. Une question s'élabore. Pas pour donner une réponse mais pour arriver à une autre question qu'on n'imaginait pas. C'est ça qui est intéressant. Chaque question doit se poser en tant que question qui va plus loin, qui permette de faire apparaître une chose qui n'est pas une réponse en soi. Mais qui est une nouvelle question. Quelque chose que je n'avais pas imaginé, que je n'avais jamais entendu. La question ne permet surtout pas d'arriver à une finalité... Une finalité devient très vite déprimante !

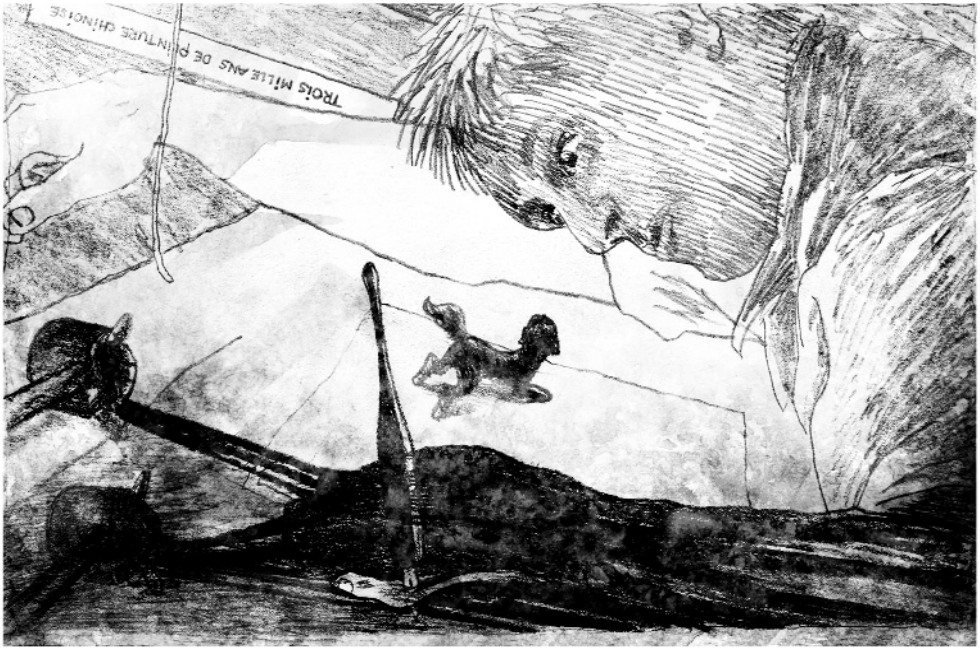
Le fait d'essayer d'absorber le parcours narratif par la forme, c'est une manière de ne pas interroger le langage narratif mais plus la forme ?

On l'interroge aussi je crois. On le transforme en langage, on le met dans un autre langage. Ça déplace. Ça arrive souvent, lorsqu'on a une idée. Pourquoi, POURQUOI lui donner une forme artistique, puisqu'on la comprend très bien, on l'entend très bien. C'est bien d'amener une dimension où l'expression ne réduit pas les choses. Elle rend les choses ouvertes alors que, une idée, si on la formule, si on la laisse à l'état d'idée comme ça, hors d'un travail artistique, elle reste une question. Avec une réponse peut-être. Alors que le travail artistique lui, pose la question et en même temps propose d'autres ouvertures, d'autres façons de regarder, d'autres façons de penser, mais ne donne pas de réponse. L'expression je crois, tend à ça justement. L'expression, c'est une énorme question avant tout, qui renvoie à l'autre, profondément. On lui dit quelque chose de très précis, et l'autre le prend et part avec... C'est quelque chose qui permet de se réinventer, de cheminer... Mais surtout pas de donner une réponse ! C'est mortel une réponse !

Donc, ce travail ne s'arrête jamais ?

Ça ne s'arrête jamais. Je crois que c'est une quête. Le travail artistique est une quête qui a aussi à voir avec la dimension spirituelle... Avec de réelles questions profondes. Je crois que même les auteurs de bande dessinée qui font un travail très classique, ce n'est pas tant l'histoire qui les intéresse mais ils n'osent pas affronter cette dimension irrationnelle sur laquelle on a pas de prise, dans laquelle on a aucun repère. Donc on réduit ça à quelque chose de compréhensible, on fait un truc conventionnel, rassurant, on fait un truc classique, des choses avec des repères, qu'on jalonne bien, qu'on maîtrise très très bien. Mais en même temps, ce qui les intéresse, c'est quand même la dimension irrationnelle qu'ils n'osent pas affronter, je le crois réellement. C'est pour ça que je dis souvent que j'ai l'impression que mon travail commence là où beaucoup d'auteurs s'arrêtent. Cette histoire de « conventionnel » ou « classique », je l'ai aussi dans mon travail, mais je





Extrait de *Sans l'ombre d'un doute*, récit introspectif dans lequel Pierre Duba retrace son parcours d'homme

ne veux pas en rester là. J'ai envie de dépasser ça. C'est seulement un tremplin. Parfois, j'ai l'impression que beaucoup de bande dessinées - très élaborées, très bien faites - ne sont que des story-board. Des story-boards qui permettent de créer autre chose. Un travail préparatoire. Ce sont juste des repères qui ne prennent pas en charge cette dimension d'expression.



Oui, c'est de la bande dessinée ! Mais elle correspond à une autre façon de concevoir la bande dessinée. Et si je prends appui sur une bande dessinée de Marjane Satrapi, la différence est vraiment à cet endroit là. Je pourrais raconter, raconter du Marjane Satrapi mais certainement pas de cette façon là. Mon travail est avant tout un travail d'expression.

Cette dimension de l'expression serait commune aux autres arts ? Et la bande dessinée la prendrait moins... fermement ?

Ouais. C'est pour ça que je disais au départ qu'il y a souvent confusion entre travail artistique et travail journalistique. Je prends un exemple comme Marjane Satrapi qui a fait un livre qui marche : *Persépolis*. Je trouve qu'avant tout c'est un travail journalistique. La dimension artistique, l'expression là-dedans n'existe pas. Alors je trouve ça bien, enfin je ne porte pas de jugement mais pour te situer mon travail en prenant appui sur cette bande dessinée. Marjane Satrapi, sans aucun doute, on appelle ça de la bande dessinée. Mon travail, souvent les gens disent : « *est-ce que c'est de la bande dessinée ?* »

Bande dessinée artistique ?

Oui on peut appeler ça bande dessinée artistique. Oui... mais moi, je pense que je peux dire bande dessinée. Ça correspond pas à l'image qu'ont habituellement les gens de la bande dessinée c'est tout. Ça reste narratif... Je joue avec ce langage et avec l'expression, j'intègre de plus en plus une dimension d'expression dans mon travail. Je pense souvent à cette phrase de Nietzsche : « *ce qui est langage pour les uns est forme pour les autres* », ça correspond bien à mon propos.

Brigitte Baumié : Pour les artistes

Pour les artistes oui... Ce qui est langage pour les uns est forme pour les artistes. Donc, si j'arrivais à faire ça absolument, arriver au bout, j'arriverais à